



**HAL**  
open science

## L'orientalisme de Jean-Jacques Rousseau

Guilhem Farrugia

► **To cite this version:**

Guilhem Farrugia. L'orientalisme de Jean-Jacques Rousseau. *Rousseau studies*, 2018, Rousseau et la nature, 6, pp.67-78. hal-02610511

**HAL Id: hal-02610511**

**<https://hal.science/hal-02610511>**

Submitted on 23 Feb 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## *L'orientalisme de Jean-Jacques Rousseau*

GUILHEM FARRUGIA

Mon « goût pour la rêverie [...] devient une passion très vive. C'est ce qui arrive très fréquemment aux Orientaux ; c'est ce qui est arrivé à Jean-Jacques qui leur ressemble à bien des égards<sup>1</sup> ». L'orientalisme de Rousseau est avant tout perceptible dans les plus belles pages des *Rêveries du promeneur solitaire*, qui témoignent d'un bonheur éprouvé au sein de la nature, grâce aux expériences de la rêverie, de la déambulation intérieure et la de saturation sensitive. C'est par ce « bonheur oriental<sup>2</sup> » qu'il est possible d'expérimenter une félicité intérieure, consistant à jouir des délices du pur plaisir de se sentir exister, mais fondée sur une éthique de l'équilibre, impliquant une adéquation des désirs et de la puissance des facultés.

Si la dernière œuvre de Rousseau manifeste un orientalisme<sup>3</sup> capital pour saisir l'importance centrale de la philosophie du bonheur au siècle des Lumières, c'est sur fond d'une critique sous-jacente de l'Orient qui innerve toute la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Louée par de nombreux jésuites français dès la fin du siècle précédent, la Chine est en particulier l'objet d'un fort engouement pour des auteurs majeurs comme Bayle, Leibniz puis Voltaire, dans son *Dictionnaire philosophique*, son *Siècle de Louis XIV* et enfin dans son *Essai sur les mœurs*. La critique de cette contrée orientale est pourtant déjà en acte avec Montesquieu pour qui le « despotisme » chinois est fondé sur la « crainte », révélant un esprit social opposé aux valeurs du christianisme. C'est Diderot qui affichera la posture la plus hostile, position que relayeront d'Holbach dans ses *Recherches sur le despotisme oriental*, Grimm dans sa *Correspondance littéraire* et enfin Rousseau, dans le *Discours sur les sciences et les arts*, *La Nouvelle Héloïse*, le *Contrat social*, *Les Confessions* et l'*Essai sur l'origine des langues*.

Selon Rousseau, la connaissance des mœurs orientales nous permettraient cependant de donner de l'essor à l'anthropologie naissante, cette science « qui certainement est encore à commencer<sup>4</sup> ». Aussi une note du *Discours sur l'inégalité* en recommande-t-elle l'étude : « On admire la magnificence de quelques curieux qui ont fait faire à grands frais des voyages en Orient avec des savants et des peintres, pour y dessiner des mesures et déchiffrer ou copier des inscriptions : mais j'ai peine à concevoir comment dans un siècle où l'on se pique de belles connaissances il ne se trouve pas deux hommes [...] pour y étudier, non toujours des pierres et des plantes, mais une fois les hommes et les mœurs<sup>5</sup> ». Dans *Anthropologie structurale deux*, Claude Lévi-Strauss considère Rousseau comme

---

<sup>1</sup> J.-J. Rousseau, *Dialogues* dans *Édition du Tricentenaire-Œuvres complètes*, éd. par R. Trousson et F. S. Eigeldinger, Paris, Genève, Champion, Slatkine, 2012, t. III, p. 230. Référence abrégée ET-OC par la suite pour toute citation de Rousseau.

<sup>2</sup> Jean-Claude Berchet, article « Orient », *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, Puf, Quadrige, Dicos poche, 1997, p. 931.

<sup>3</sup> Sur ce sujet, on consultera utilement : « Entretien : Rousseau de nos jours en Occident et en Orient. Treize questions de Qian Linsen à Tanguy L'Aminot, traduites par Wang Xiaoling », *Rousseau Studies*, t. I, « Antirousseauismes », Genève, Slatkine, 2013, 391 p., ainsi que le t. III de *Rousseau Studies*, « Rousseau en Asie », *Ibid.*, 2015, 392 p.

<sup>4</sup> J.-J. Rousseau, *Les Confessions*, I, ET-OC I, p. 66.

<sup>5</sup> J.-J. Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Notes, ET-OC V, p. 208.

« fondateur des sciences de l’homme<sup>6</sup> » et relève en particulier cette déclaration de l’*Essai sur l’origine des langues* : « Quand on veut étudier les hommes, il faut regarder près de soi ; mais pour étudier l’homme, il faut apprendre à porter sa vue au loin ». Cette vue lointaine, c’est en particulier celle de l’Orient, dont la connaissance permettrait à la fois d’éviter tout ethnocentrisme, mais aussi de constituer une science anthropologique : « Supposons un Montesquieu, un Buffon, un Diderot [...] observant et décrivant [...] la Chine [...] de ce qu’ils auraient vu, nous verrions nous-même sortir un monde nouveau de dessous leur plume, et nous apprendrions ainsi à connaître le nôtre<sup>7</sup> ».

La critique rousseauiste de l’Orient est féroce, quand bien même sa posture existentielle semble profondément orientale. Même s’il loue par exemple la justice de l’Empereur Chinois et sa politique des impôts dans l’article « Économie » de l’*Encyclopédie* : « [...] à la Chine [...] le peuple n’est point floué », il dénonce les Lumières chinoises, dès la préface de son premier écrit et prend ce pays comme exemple typique de la perversion opérée par les sciences et les arts : « Il est en Asie une contrée immense où les lettres conduisent aux premières dignités de l’État. Si les sciences épuraient les mœurs [...] les peuples de la Chine devraient être sages, libres et invincibles. Mais [...] de quoi lui ont servi tous ses savants ? [...] Serait-ce d’être peuplé d’esclaves et de méchants<sup>8</sup> ? ». C’est dans *La Nouvelle Héloïse* que la sinophobie éclate en invective : la Chine est par la bouche de Saint-Preux « soumise à une poignée de brigands » et son peuple considéré comme « Lettré, lâche, hypocrite et charlatan ; parlant beaucoup sans rien dire, plein d’esprit sans aucun génie, abondant en signes et stérile en idées, poli, complimenteur, adroit, fourbe et fripon, qui met tous les devoirs en étiquettes, toute la morale en simagrées, et ne connaît d’autre humanité que les salutations et les révérences<sup>9</sup> ».

La double posture de Rousseau à l’égard de l’Orient, tout à la fois critique et laudative, révèle par conséquent une tension des Lumières françaises, prises entre sinophiles et sinophobes. L’analyse de l’orientalisme à l’œuvre dans la notion et l’expérience de félicité rousseauiste a valeur d’emblème d’un siècle pour lequel le bonheur est une véritable « idée-force », un thème majeur qui « éclaire l’unité du siècle<sup>10</sup> ». Pour faire émerger l’enjeu éthique, moral, esthétique, culturel et idéologique de l’orientalisme problématique des Lumières, il semble par conséquent nécessaire de s’interroger sur l’influence de l’Orient sur la philosophie rousseauiste, de se demander dans quelle mesure la question du bonheur permet de faire émerger ce rapport particulier à la nature qu’est l’orientalisme du promeneur-philosophe.

Cette philosophie de la nature est avant tout une expérience du bonheur, dont les caractéristiques orientales sont manifestes : « l’illumination de Vincennes », véritable éveil spirituel, l’ouverture aux sensations, le goût de la contemplation, l’inclination à méditer et rêver. La notion de

---

<sup>6</sup> Claude Lévi-Strauss, « Jean-Jacques Rousseau, fondateur des sciences de l’homme », *Anthropologie structurale deux*, Paris, Plon, 1973, p. 52.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 209.

<sup>8</sup> J.-J. Rousseau, *Discours sur les sciences et les arts*, I, *ET-OC IV*, p. 406.

<sup>9</sup> J.-J. Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, IV, *ET-OC XV*, p. 751.

<sup>10</sup> Robert Mauzi, *L’idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIIIe siècle*, Paris, Slatkine, 1979 [1960], p. 13.

bonheur doit par conséquent être interrogée pour mettre en évidence la teneur orientale du rapport rousseauiste à la nature, visible également dans les expériences nuancées de la marche intérieure, de la saturation des sens, de la conscience organique qui manifestent conjointement l'influence et l'emprise orientale sur la philosophie de Rousseau.

### **Le *satori* rousseauiste**

C'est en musicien que Rousseau quitte les Charmettes et s'aventure pour Paris, plein d'espoir. Il ne devient homme de lettres qu'après avoir expérimenté une illumination, un éveil spirituel proche de ce que la tradition orientale nomme le *satori*. C'est « sous un chêne<sup>11</sup> » qu'il vit cette expérience fondamentale qui lui révèle « les mystères de la nature ». À l'occasion de ce qu'on nomme à présent « l'illumination de Vincennes », Rousseau expérimente une extase d'une nature singulière, véritable illumination et éveil spirituel : « Tout à coup je me sentis l'esprit ébloui de mille lumières ; des foules d'idées vives s'y présentent à la fois, avec une force et une confusion qui me jetèrent dans un trouble inexprimable. Je me sens la tête prise par un étourdissement semblable à l'ivresse. Une violente palpitation m'opresse, soulève ma poitrine [...]. Tout ce que j'ai pu retenir de ces foules de grandes vérités qui dans un quart d'heure m'illuminèrent sous cet arbre a été bien faiblement épars dans les trois principaux de mes écrits [...]. Je crois que, si j'eusse dévoilé tous les mystères de la nature, je me serais senti dans une situation moins délicate que cette étourdissante extase à laquelle mon esprit se livrait sans retenue<sup>12</sup> ». L'expérience est affective, et le trouble indéniable. Mais l'illumination est indissociablement cognitive : l'apparition soudaine de « vérités » formant système jette une clarté nouvelle sur la connaissance de l'homme. Ivre d'avoir pu être le témoin de ce que Platon aurait appelé le « monde intelligible », il sort de cette expérience transformé, philosophe et non plus musicien, doté d'une mission, celle d'écrire les vérités dont il a été ébloui.

C'est à Ménilmontant que Rousseau expérimente une autre extase fondamentale, à l'origine d'un rapport oriental à la nature. Renversé par un carrosse, il décrira dans *Les Rêveries* son premier contact au monde comme une ouverture sensorielle à l'extériorité, un réveil en même temps qu'un éveil : « J'aperçus le ciel, quelques étoiles, et un peu de verdure. Cette première sensation fut un moment délicieux<sup>13</sup> ». Initialement confondu avec le cosmos, le marcheur évanoui perçoit le nouvel éveil de la conscience au monde comme un transport extatique de l'âme, pour un temps transportée hors de son corps. Au cours de ce « moment délicieux<sup>14</sup> », il jouit d'une contemplation pure du monde, la conscience de soi et l'individualité ayant été abolies. En faisant éclater les frontières du moi, en fusionnant ainsi avec le cosmos, il accède à une conscience du monde qui relève à bien des égards

---

<sup>11</sup> J.-J. Rousseau, *Les Confessions*, VIII, ET-OC I, p. 473.

<sup>12</sup> J.-J. Rousseau, *Lettres à Malesherbes*, ET-OC II, p. 933.

<sup>13</sup> J.-J. Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, II, ET-OC III, p. 477.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 477.

d'une posture orientale. Ne raisonnant pas en termes de sujet et d'objet, mais éprouvant immédiatement l'existence en termes d'intégration d'une partie à la totalité, il prend ses distances avec la distinction logique introduite par René Descartes entre substance pensante et substance étendue. C'est le rapport à la nature qui s'en trouve modifié : par-delà le rationalisme du XVII<sup>e</sup> siècle, il renoue avec une posture stoïcienne, en envisageant la nature non comme un objet de connaissance, mais comme une entité cosmique (*Gaïa*).

### **L'expérience de la contemplation, de la méditation et de la rêverie**

C'est la disposition à la rêverie et à la méditation, et l'ouverture sensitive qui en découle, qui est la clé de la posture orientale de Rousseau. Il énonce lui-même son propre orientalisme dans *Les Dialogues* : « Un cœur actif et un naturel paresseux doivent inspirer le goût de la rêverie [...]. C'est ce qui arrive très fréquemment aux orientaux ; c'est ce qui arrive à Jean-Jacques qui leur ressemble à bien des égards<sup>15</sup> ». La nécessité d'une ouverture sensorielle pour méditer est comprise par l'auteur lui-même comme une attitude orientale, puisqu'il ajoute, dans cette même citation, immédiatement après s'être comparé aux Orientaux : « Le concours des objets sensibles rend les méditations moins sèches, plus douces, plus illusoires, plus appropriées à lui tout entier [...]. La rêverie [...] a besoin de délassement. On le trouve en laissant reposer sa tête et en livrant uniquement ses sens à l'impression des objets extérieurs<sup>16</sup> ». La rêverie et la méditation sont certainement de tradition plus orientale qu'occidentale. Elles n'en permettent pas moins de saisir l'homme Rousseau dans ce qu'il a de singulier : « De cette pente aux douces rêveries, j'ai vu dériver tous les penchants, toutes les habitudes de J.-J., ses vices mêmes, et les vertus qu'il peut avoir<sup>17</sup> ».

Toute méditation doit obligatoirement s'exercer au sein de la nature et favoriser un accord avec celle-ci, sous peine de s'essouffler. L'artifice urbain est un obstacle à la félicité, qui n'éclot que grâce à la vie en plein air<sup>18</sup> : « Je ne peux vivre que *sub dio* ; je ne respire qu'au milieu des prés et des bois ; j'étouffe dans une chambre, dans une salle, dans une rue, dans la place Vendôme ; le pavé, le gris des murs et des toits, me donne le cauchemar<sup>19</sup> ». Cet axiome de l'expérience heureuse, *sub dio*, est selon *La Lettre à d'Alembert*, une donnée fondamentalement orientale : « Les Anciens passaient presque leur vie en plein air [...] les Orientaux [...] vont s'asseoir en plein air et respirer à leur aise<sup>20</sup> ».

Seul l'environnement naturel peut s'avérer support sensitif d'une méditation libre et sans contraintes, toute mentale, non pas dirigée par l'attention et la volonté mais par des données sensorielles, des affects et des idées ayant leur propre direction, le rêveur devant les laisser « suivre

---

<sup>15</sup> J.-J. Rousseau, *Les Dialogues*, II, ET-OC III, p. 230.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 231.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 232.

<sup>18</sup> Voir sur ce point : Anouchka Vasak, « Joies du plein air » dans *Le Bonheur au XVIII<sup>e</sup> siècle* (Michel Delon et Guilhem Farrugia dir.), *La Licorne*, 115, 2015, pp. 181-196.

<sup>19</sup> J.-J. Rousseau, *Lettre à M. le Marquis de Mirabeau du 25 mars 1767, 1775*, ET-OC XXII, p. 2516.

<sup>20</sup> J.-J. Rousseau, *Lettre à M. d'Alembert*, ET-OC XVI, p. 585.

leur pente sans résistance et sans gêne<sup>21</sup> ». Il s'agit ainsi en méditant d'être passif, d'offrir une issue plus large aux sensations et de se laisser envahir par des idées qui viennent d'elles-mêmes, indépendantes et autonomes<sup>22</sup>. Cette libre errance de l'esprit nécessite cependant le savoir-faire d'un homme solitaire, méditant, se relâchant et laissant ses idées s'exprimer spontanément. Aussi l'écriture a-t-elle recours à cette méthode méditative qu'est la rêverie, elle-même fondée sur un rapport sensitif à la nature.

À défaut d'extase, c'est la méditation qui s'avère méthode d'accès au bonheur. Plus qu'une simple concentration d'esprit pour approfondir une réflexion, il s'agit d'une posture spirituelle permettant d'accéder à la contemplation non rationnelle de soi et du monde : « Cette vie oisive et contemplative me devient chaque jour plus délicieuse [...]. Voilà, Monsieur, pour moi la suprême jouissance, à laquelle je n'imagine rien de supérieur dans cette vie<sup>23</sup> ». L'infatigable spectateur de la nature souhaite bien sûr admirer les paysages naturels, apprécier leur richesse et leur beauté. Mais il désire aussi tourner ses regards sur lui et s'enivrer des trésors internes, moins visibles mais plus délicieux : « Ainsi pour me contempler moi-même avant mon déclin, il faut que je remonte au moins de quelques années [...]. Depuis quatre ou cinq ans je goûtais habituellement ces délices internes que trouvent dans la contemplation les âmes aimantes et douces<sup>24</sup> ». Cette oscillation entre deux formes d'extase, l'une prenant appui sur la contemplation de l'intériorité, l'autre sur celle de l'extériorité, est indissociablement dynamique du bonheur. Qu'il admire ce qu'il nomme « les trésors que je portais en moi-même<sup>25</sup> » ou qu'il s'émerveille des spectacles<sup>26</sup> de la nature, le bonheur dans l'extase prend toujours naissance dans la contemplation du sublime : « Pour m'élever d'avance autant qu'il se peut à cet état de bonheur, de force et de liberté je m'exerce aux sublimes contemplations<sup>26</sup> ». Dans *Les Dialogues*, il explique avoir conscience de l'orientalisme de cette posture contemplative : « Le contemplatif J.-J. [...] goûte [le bonheur] avec une sensualité d'enfant<sup>27</sup> ». Cette inclination orientale pour la contemplation ne semble pas être une disposition communément partagée en occident : « Les autres n'ont à l'aspect de tous ces trésors de la nature qu'une admiration stupide et monotone. Ils ne voient rien [...] ils ne savent pas même ce qu'il faut regarder<sup>28</sup> ».

Ainsi, pour contempler le sublime et sentir la félicité de la vie contemplative, il est d'abord nécessaire d'être attentif au « spectacle de la nature<sup>29</sup> ». Ce bonheur esthétique, sorte de sentiment de plénitude éprouvé à goûter le beau, se fonde souvent sur l'émotion provoquée par la contemplation d'un paysage magnifique : « À l'aspect d'un beau paysage, je me sens ému sans pouvoir dire de

---

<sup>21</sup> J.-J. Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, II, ET-OC III, p. 473.

<sup>22</sup> « Du reste toutes les idées étrangères qui me passent par la tête en me promenant y trouveront également leur place ». *Ibid.*, I, ET-OC III, p. 469.

<sup>23</sup> J.-J. Rousseau, *Lettre à M. le Marquis de Mirabeau du 31 janvier 1767*, 1735, ET-OC XXII, p. 2465.

<sup>24</sup> J.-J. Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, II, ET-OC III, pp. 473-474.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 474.

<sup>26</sup> J.-J. Rousseau, *Émile*, IV, ET-OC VIII, p. 725.

<sup>27</sup> J.-J. Rousseau, *Les Dialogues*, II, ET-OC III, p. 231.

<sup>28</sup> J.-J. Rousseau, *Les Confessions*, XII, ET-OC II, p. 829.

<sup>29</sup> « Il faut pour cela que mes yeux soient frappés du ravissant spectacle de la nature ». *Ibid.*, p. 830.

quoi<sup>30</sup> ». Précurseur<sup>31</sup> en cela de la théorie Kantienne<sup>32</sup> du beau et du sublime, le partisan de la « vie contemplative<sup>33</sup> » reste constamment attentif à l'effet que produit la contemplation du beau sur l'intériorité, ce qu'Emmanuel Kant appellera « la pure finalité formelle subjective de l'objet<sup>34</sup> » et que Rousseau nomme « la chaîne de rapports et de combinaisons qui accable de ses merveilles l'esprit de l'observateur<sup>35</sup> ». Le beau est ainsi un sentiment qui dérive de l'état intérieur de l'âme, et l'extase est un accord du monde et du cœur, provoqué par une contemplation désintéressée de la nature : « Plus un contemplateur a l'âme sensible plus il se livre aux extases qu'excite en lui cet accord<sup>36</sup> ».

C'est la nature qui demeure vecteur de cette contemplation, qu'il s'agisse en des sens différents de l'environnement extérieur, de la condition première de l'homme, de l'instance « englobante (nature-totalité), génératrice (nature-naturante) et régulatrice (nature-norme)<sup>37</sup> ». Dans le contexte des Lumières, l'originalité de Rousseau est de conférer à la méditation le pouvoir de rendre heureux, mais également d'en faire une démarche méthodologique, lui permettant tout à la fois de « retrouver la nature qui est en lui<sup>38</sup> » et de lire « dans le vrai livre de la nature<sup>39</sup> ». C'est un dénominateur commun au *Discours sur l'origine de l'inégalité*<sup>40</sup>, aux *Rêveries*<sup>41</sup>, aux *Dialogues*<sup>42</sup> mais également aux *Confessions*<sup>43</sup>.

### Saturation des sens et conscience organique

La saturation des sens donne également à l'expérience rousseauiste du bonheur une tonalité orientale, impliquant avant tout une primauté heureuse des sensations sur l'intellect<sup>44</sup>. La nature

---

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 830.

<sup>31</sup> « Le digne successeur de Rousseau est Kant ». Alexis Philonenko, *Jean-Jacques Rousseau et la pensée du malheur*, t. III, Paris, Vrin, 1984, p. 303 et suivantes.

<sup>32</sup> Emmanuel Kant définit le beau comme sentiment subjectif résultant d'une harmonie intérieure des facultés : « Ce qui, dans la représentation d'un objet, est simplement subjectif, c'est-à-dire ce qui constitue son rapport au sujet, non à l'objet, c'est sa nature esthétique ». *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 1993, [1790], 482 p.

<sup>33</sup> J.-J. Rousseau, *Les Confessions*, XII, *ET-OC* II, p. 825.

<sup>34</sup> Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, op. cit., p. 36.

<sup>35</sup> J.-J. Rousseau, *Les Confessions*, XII, *ET-OC* II, p. 829.

<sup>36</sup> J.-J. Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, VII, *ET-OC* III, p. 548.

<sup>37</sup> Francis Farrugia, *Archéologie du pacte social*, Paris, « Logiques sociales », L'Harmattan, 1994, p. 187. Sur cette notion de nature, on consultera utilement le chapitre intitulé : « Plurivocité et fonction de la catégorie de nature chez Rousseau », pp. 179-244.

<sup>38</sup> Michel Delon, article « Bonheur », *Dictionnaire européen des Lumières*, op. cit., p. 191.

<sup>39</sup> J.-J. Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, VI, *ET-OC* XV, p. 1079.

<sup>40</sup> « Ô homme, de quelque contrée que tu sois, quelles que soient tes opinions, écoute ; voici ton histoire telle que j'ai cru la lire, non dans les Livres de tes semblables qui sont des menteurs, mais dans la Nature qui ne ment jamais ». J.-J. Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Avertissement sur les notes, *ET-OC* V, p. 97.

<sup>41</sup> « Je sens des extases, des ravissements inexprimables à me fondre pour ainsi dire dans le système des êtres, à m'identifier avec la nature entière ». J.-J. Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, VII, *ET-OC* III, p. 752.

<sup>42</sup> « [...] qui rentrerait peut-être en lui-même et deviendrait honnête homme si l'on savait chercher et ranimer dans son cœur ces sentiments de droiture et d'humanité que la nature y a mis en réserve et que les passions étouffent ». J.-J. Rousseau, *Les Dialogues*, I, *ET-OC* III, p. 58.

<sup>43</sup> « Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ». J.-J. Rousseau, *Les Confessions*, I, *ET-OC* II, p. 67.

<sup>44</sup> « Sentir et jouir sont pour moi la même chose, je me rassasie de bonheur et de vie ». J.-J. Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, VI, *ET-OC* XV, p. 1128.

devient une sorte de dispositif, au sens où les sensations qu'elle fournit s'imposent et dominent toute autre forme de conscience du monde : « Dominé par mes sens quoi que je puisse faire, je n'ai jamais su résister [aux] impressions, et tant que l'objet agit sur eux mon cœur ne cesse d'en être affecté<sup>45</sup> ». *Les Rêveries* martèlent cette nécessité d'ouvrir intégralement ses sens pour être heureux. Dans la cinquième promenade, le rêveur déclarera avoir besoin « du concours des objets environnants<sup>46</sup> » et dans la neuvième : « Je crois que c'est une suite naturelle du pouvoir des sensations sur mes sentiments internes<sup>47</sup> ». Si les sensations sont ainsi nécessaires à la rêverie heureuse, c'est aussi parce qu'elle permet d'éviter le rêve et le sommeil, l'aléa de s'endormir et de n'avoir ni conscience de son bonheur ni du sentiment de son existence. Les sens constituent en effet le réceptacle du mouvement extérieur et communiquent à l'âme l'impulsion dont elle a besoin pour ne pas tomber en léthargie ou pour ne pas s'éteindre<sup>48</sup>. Pour rêver, il faut donner à la méditation un support sensitif, afin de « se recueillir dans un silence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux, et le roulement des torrents qui tombent de la montagne<sup>49</sup> ». Comme l'âme, les sens doivent parvenir à un état quasi méditatif, fixés et stabilisés, bercés par un bruit rassurant et répétitif : « Là le bruit des vagues et l'agitation de l'eau fix[aient] mes sens [...]»<sup>50</sup>. Il ne faut pas penser, mais sentir au contraire, et toute « réflexion » doit laisser place aux « impressions légères ». La rêverie implique d'être absorbé dans une rythmique de l'apaisement, dans « l'uniformité d'un mouvement continu » qui « berce » et rassure. Toute agitation de l'âme est alors bannie, proscrite. Il faut s'en débarrasser, s'en purifier, accéder à la *catharsis* de la rêverie pour éprouver le sentiment de l'existence et se délecter du bonheur du repos et de la tranquillité.

Cette « conscience organique<sup>51</sup> » du rêveur solitaire consiste à se vider l'esprit de toute préoccupation rationnelle voilant le spectacle de la nature<sup>52</sup>, à se sentir plante parmi les plantes : « Je ne suis plus qu'un être végétant, une machine ambulante<sup>53</sup> ». S'il aime tant herboriser, c'est parce qu'il préfère sentir plutôt que penser, ou plutôt exister « sans prendre la peine de penser<sup>54</sup> ». Cette extase d'ordre sensorielle implique de faire le vide dans son esprit, ou à défaut, de se laisser submerger par des sensations : « Ne pouvant laisser ma tête vide, je la veux empailler, c'est de foin qu'il faut l'avoir pleine pour vivre libre [...] et j'empêche, en m'empaillant la tête, qu'il n'y reste place pour d'autres fatras<sup>55</sup> ». Le temps n'est plus mesuré ou calculé. Tout sentiment de la durée s'est estompé, dissous

---

<sup>45</sup> J.-J. Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, VII, ET-OC III, p. 573.

<sup>46</sup> *Ibid.*, V, p. 528.

<sup>47</sup> *Ibid.*, IX, p. 577.

<sup>48</sup> « Le flux et le reflux de cette eau, son bruit continu mais renflé par intervalles frappant sans relâche mon oreille et mes yeux suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser ». *Ibid.*, V, p. 525.

<sup>49</sup> *Ibid.*, V, p. 520.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 1045.

<sup>51</sup> Robert Mauzi, *L'idée du bonheur*, op. cit., p. 297.

<sup>52</sup> « J'errais nonchalamment dans les bois et dans les montagnes, n'osant penser de peur d'attiser mes douleurs ». J.-J. Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, VII, ET-OC III, p. 549.

<sup>53</sup> J.-J. Rousseau, *Lettre à M. Tschärner du 27 juillet 1762*, 822, ET-OC XIX, p. 1173.

<sup>54</sup> J.-J. Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, V, ET-OC III, p. 525.

<sup>55</sup> J.-J. Rousseau, *Lettre à Duclos du 2 décembre 1764*, 1262, ET-OC XX, p. 1811.



dans le rythme d'une conscience végétative, qui ne se ranime plus qu'en s'arrachant de « l'assiette » fixe et ferme sur laquelle elle s'est enracinée : « [...] au point qu'appelé par l'heure et le signal convenu je ne pouvais m'arracher de là sans effort<sup>56</sup> ».

Cette expérience d'un « bonheur oriental<sup>57</sup> » est en même temps jouissance de l'instant, véritable *carpe diem*, impliquant un art de vivre et une éthique de l'équilibre, une adéquation des désirs et de la puissance des facultés. La question du bonheur, révélatrice selon Michel Delon « des tensions qui habitent les Lumières<sup>58</sup> », permet ainsi de faire émerger l'orientalisme de la pensée de Rousseau : « À la question du bonheur, que les Lumières ont voulu placer au centre de leur anthropologie, il existe peut-être une solution orientale<sup>59</sup> ». C'est en définitive une morale orientale que Rousseau préconise pour parvenir à cet « état simple et permanent<sup>60</sup> » qui caractérise le sentiment de bonheur. Après avoir énoncé la deuxième maxime fondamentale d'une anthropologie du bonheur en ces termes dans l'*Émile* : « On ne plaint jamais dans autrui que les maux dont on ne se croit pas exempt soi-même<sup>61</sup> », Rousseau montre que cette maxime correspond à la morale orientale : « Chacun peut être demain ce qu'est aujourd'hui celui qu'il assiste. Cette réflexion, qui revient sans cesse dans les romans orientaux, donne à leur lecture je ne sais quoi d'attendrissant que n'a point tout l'appât de notre morale sèche<sup>62</sup> ».

### La marche intérieure

Lorsqu'il ne se promène pas dans le monde, c'est le monde qui se promène en lui, comme en atteste ce *Fragment de la bibliothèque de Neuchâtel* : « Chez nous c'est le corps qui marche, chez les Orientaux c'est l'imagination [...]. Chez eux le mouvement du cerveau supplée à celui de la personne, ils restent immobiles et l'univers se promène devant eux<sup>63</sup> ». Cette marche intérieure, jointe à la méditation et au travail de l'imagination, ont été largement expérimentés par les Orientaux, ce que souligne Rousseau : « C'est ce qui arrive très fréquemment aux Orientaux ; c'est ce qui est arrivé à J.-J. qui leur ressemble à bien des égards<sup>64</sup> ». Aussi la déambulation heureuse se fantasmait-elle promenade jusqu'en Chine dans *Les Dialogues*, lorsqu'il déclare à propos de lui-même : « Il aime à

---

<sup>56</sup> J.-J. Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, V, ET-OC III, p. 525.

<sup>57</sup> « Dans un Orient 'dépolitisé', existe encore un bonheur à échelle humaine. La sensation y conserve son immédiateté, sa plénitude [...]. Le bonheur oriental consiste à [...] réduire cette hypertrophie du moi qui caractérise le sujet occidental [...]. De cette économie du désir résulte un équilibre intérieur, mais aussi une relation harmonieuse avec la nature. Au cœur de ce bonheur oriental, la scène emblématique du kief, qui procure, comme au Rousseau du lac de Bienne, le pur plaisir de se sentir exister. Cette sagesse [...] se décline au présent ». Jean-Claude Berchet, *op. cit.*, p. 931.

<sup>58</sup> Michel Delon, article « Bonheur », *Dictionnaire européen des Lumières*, *op. cit.*, p. 190.

<sup>59</sup> Jean-Claude Berchet, *op. cit.*, p. 931.

<sup>60</sup> J.-J. Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, V, ET-OC III, p. 526.

<sup>61</sup> J.-J. Rousseau, *Émile*, IV, ET-OC VII, p. 607.

<sup>62</sup> *Ibid.*, pp. 606-607.

<sup>63</sup> J.-J. Rousseau, *Fragments divers*, MsR 19, 4, ET-OC XVII, p. 523.

<sup>64</sup> J.-J. Rousseau, *Les Dialogues*, II, ET-OC III, p. 230.

marcher toujours devant lui [...]. Il irait de cette façon toujours rêvant jusqu'à la Chine sans s'en apercevoir, ou sans s'ennuyer<sup>65</sup> ».

Toute félicité issue d'une rêverie passe par une déambulation intérieure créant un mouvement de la pensée, une véritable marche intérieure à l'orientale, métaphore que Rousseau lui-même utilise : « Mon esprit veut marcher à son heure [...] »<sup>66</sup>. La mobilité est en même temps celle de l'esprit<sup>67</sup>, du « cœur<sup>68</sup> » et de l'imagination<sup>69</sup>. À défaut d'un éveil minimal impulsé par le mouvement du monde extérieur, cette marche intérieure perd sa cadence. L'accord avec la nature doit être expérimenté comme vie « à la surface de l'âme », de manière à ce que le mouvement du monde crée celui de l'âme : « Le mouvement qui vient du dehors se fait alors au-dedans de nous<sup>70</sup> ». Pour créer la mobilité<sup>71</sup> nécessaire à la méditation sans qu'il soit nécessaire de marcher dans la nature, Rousseau fait errer non son corps mais son cœur et son imagination, remplaçant alors la promenade par une déambulation intérieure, la mobilité du corps par un cheminement intérieur. La nature est alors source d'inspiration et s'avère condition du cheminement de la pensée, la cadence étant celle du rythme de l'intelligence et de la « naturalité de l'enchaînement des idées<sup>72</sup> ». Rousseau n'en demeure pas moins sensible aux espaces extérieurs, à l'environnement naturel, aux lieux de déambulations, de résidences, de promenades, de repos, de refuges, et, pourquoi pas, aux jardins orientaux : « Au reste, j'ai vu à la Chine des jardins [...] faits avec tant d'art que l'art n'y paraissait point [...] et dont tout paraît naturel, comme dans les jardins de la Chine<sup>73</sup> ». Mais il se délecte tout autant du pouvoir extatique de la « fiction<sup>74</sup> » et remplace volontiers un espace paysager par l'espace intime de la méditation et de la rêverie.

Véritable révélateur d'une tension des Lumières, le rapport rousseauiste à l'Orient est ambivalent, fait d'attraction et de répulsion. Si la critique de l'Orient est réitérée dans nombre de ses œuvres, sa posture affective et existentielle est orientale à bien des égards, comme en témoignent le portrait oriental de soi dans les *Dialogues* et l'expérience orientale de la nature qu'il relate dans les *Confessions*, les *Rêveries* et la *Correspondance*. C'est avant tout l'illumination de Vincennes, véritable éveil spirituel éprouvé au sein de la nature qui le décide à écrire. L'accident de Ménéilmontant

---

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 267.

<sup>66</sup> J.-J. Rousseau, *Les Confessions*, III, *ET-OC* II, p. 205.

<sup>67</sup> Il s'agit alors de faire « usage [...] de nos facultés [...] qui donnent le sentiment de notre existence ». J.-J. Rousseau, *Émile (manuscrit Favre)*, Préface, *ET-OC* VII, p. 84.

<sup>68</sup> « Mon cœur, errant d'objet en objet [...] s'enivre de sentiments délicieux ». J.-J. Rousseau, *Les Confessions*, IV, *ET-OC* I, pp. 255-256.

<sup>69</sup> « J'aime à rêver, mais librement, en laissant errer ma tête, et sans m'asservir à aucun sujet ». J.-J. Rousseau, *Lettre à M. le Marquis de Mirabeau du 31 janvier 1767, 1735*, *ET-OC* XXII, p. 2465.

<sup>70</sup> J.-J. Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, V, *ET-OC* III, p. 528.

<sup>71</sup> « Sans mouvement la vie n'est qu'une léthargie [...] ». *Ibid.*, p. 528.

<sup>72</sup> Michaël Biziou, article « Essai », *Dictionnaire européen des Lumières*, *op. cit.*, p. 497

<sup>73</sup> J.-J. Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, IV, *ET-OC* XV, p. 852.

<sup>74</sup> Guilhem Farrugia, *Bonheur et fiction chez Rousseau*, Classiques Garnier, « L'Europe des Lumières », n° 19, 2012, 364 p.

est également l'occasion d'expérimenter un bonheur de l'ouverture au monde, dans l'oubli de soi. À l'autre extrémité de sa vie, les dernières pages des *Rêveries* manifestent encore l'orientalisme de sa philosophie de l'existence et de la nature, dont les expériences du bonheur sont les révélateurs : bonheur de la saturation des sens, bonheur de se sentir exister, bonheur de la conscience organique, bonheur de la marche intérieure, de la méditation, de la contemplation et de la rêverie. L'orientalisme de Rousseau, perceptible dans ce rapport heureux à soi et à la nature, manifeste ainsi l'influence déterminante de l'Orient sur une part emblématique de la philosophie de l'existence et du savoir-vivre des Lumières.